

XYZ. La revue de la nouvelle



Le mot

Valérie Provost

Numéro 139, automne 2019

Chats : on les adule, on les exècre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91488ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Provost, V. (2019). Le mot. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 46–49.

Le mot

Valérie Provost

Car les hommes condamnent le viol.
Ce qu'ils pratiquent, c'est toujours
autre chose.

VIRGINIE DESPENTES,
King Kong théorie

IL M'À FALLU quelques années avant de risquer le mot *viol*.



À cette époque, je partageais ma chambre avec Marcelle, une chatte à qui j'avais donné le nom de ma grand-mère. Une nuit, elle m'a réveillée en grim pant sur le lit. Ses ronronnements, plus intenses qu'à l'habitude, étaient ponctués de spasmes. Elle me regardait de ses yeux étonnamment calmes qui semblaient vouloir dire : « C'est maintenant. »

Je l'ai prise, l'ai déposée dans la boîte que j'avais préparée exprès, placée au fond de la penderie. À la lueur de la chandelle pour ne pas la brusquer, je l'ai accompagnée en lui caressant doucement le dos et en lui soufflant des mots d'encouragement. J'ai vécu l'émerveillement en voyant chacun des six chatons sortir d'elle et aller se réfugier dans son pelage, grelottant sous les coups de langue qu'elle leur donnait pour les débarrasser des traces de la naissance. Je me suis recouchée deux heures plus tard, encore émue de la confiance qu'elle m'avait accordée.

Le lendemain matin, il n'y avait que cinq petites boules criantes contre son flanc. J'ai mis quelques heures avant de retrouver celle qui n'avait pas survécu. Elle l'avait enterrée dans un des t-shirts qui gisaient par terre, au pied de la commode, avant de retourner dans la boîte s'occuper de ceux qui vivaient encore.



C'était la première fois que je le voyais. J'avais déjà beaucoup bu lorsqu'il était venu me parler. Il devait placer sa bouche très près de mon oreille pour que je puisse l'entendre par-dessus la musique.

J'avais acquiescé quand il m'avait proposé d'aller chez lui. Je l'avais suivi dans le taxi, puis dans son appartement. Je me rappelais confusément avoir accepté de retirer mes vêtements. À aucun moment, je n'avais été forcée à quoi que ce soit. Pourtant, ça ne passait pas. Chaque fois que je repensais à cette nuit-là, je ressentais la honte. L'impression diffuse qu'on m'avait eue.



C'est venu subitement, un peu par hasard. J'avais lu *King Kong théorie* durant les vacances de Noël. Avec passion. À chaque page, j'avais l'impression que ce texte avait le pouvoir de changer les choses.

Trois mois plus tard, j'allais faire des courses avant de rentrer à la maison. C'était le soir, je me souviens de la lumière jaune des lampadaires, des taches qu'elle faisait sur la neige le long du trottoir, du temps doux qui m'avait convaincue d'enlever mes gants. Du chandelier que j'ai aperçu dans une vitrine. J'ai tout de suite repensé à Despentès, au couteau dans sa poche. Toutes les deux, nous nous étions tués.

Ce soir-là, sans pouvoir me retenir, j'ai pleuré en remontant la rue Sainte-Catherine. Quelque chose venait de se résoudre, douloureusement. Autour de moi, personne ne s'en préoccupait. La ville en avait vu d'autres.



J'ai débarrassé le bureau noir du corridor, celui où trônait la machine à coudre et où s'empilaient les vêtements à réparer, recouverts de poussière. Je l'ai déplacé jusque dans la 47

chambre. Dessus, j'ai installé le vieux PC qui traînait dans le débarras de l'entrée et qui était tout juste bon pour le traitement de texte. J'ai ramené une des chaises de la cuisine et la lampe d'appoint que je gardais au salon.

J'avais tout juste l'espace qu'il me fallait, à l'étroit entre le mur et la commode. Derrière moi, les chatons piaillaient dans leur boîte. Je me suis retournée ; Marcelle était là. Allongée, tranquille. Avec son regard quiet.



J'ai repris, un à un, les événements de la soirée. Ceux dont je me souvenais. Les shooters nombreux, avalés trop vite. L'homme qui s'approche de moi en sirotant sa bière. Qui me parle peu et m'observe beaucoup. Les quelques marches à la sortie du bar, que j'ai du mal à descendre. Le trajet en taxi où je peine à me situer. Jusqu'au silence de son appartement.

Le salon, le divan puis, comme dans un film mal monté, sans transition, la chambre, le lit. Le brouillard de l'alcool qui se dissipe d'un coup. La conscience soudaine de la pièce qui m'entoure, de la lumière crue, de l'inconnu qui s'agite sur moi.

Je voudrais que tout s'arrête, mais je n'ose pas parler. Je ne sais pas comment il pourrait réagir. Si je le fâche, ça pourrait être pire. Il pourrait saisir le chandelier massif sur la table de chevet. Je ne pense pas une seconde que je pourrais aussi m'en servir pour me défendre.

Je me dis qu'il est plus sûr de me taire. D'attendre que ça passe.



Je n'ai pas tout écrit d'un seul coup. J'ai dû faire une dizaine de versions de ce texte, dans un intervalle d'un mois environ. Je me rappelle que, durant cette période, les souvenirs de l'événement m'accompagnaient partout.

La dernière nuit, j'ai rêvé que j'arpentais la rue Sainte-Catherine, un soir de canicule. Je me suis arrêtée devant une boutique et j'ai regardé derrière mon épaule. La rue était vide. Tranquille. Jusqu'à ce que je me rende compte du danger, que je me mette à courir. J'étais poursuivie sans savoir par qui, des personnages que je n'arrivais pas à voir, mais dont je percevais les ombres partout où je tentais de me réfugier. Je ne leur échapperais pas. Je ne savais plus où j'allais, le quartier ne se ressemblait plus. J'arrivais à un parc quand, sans transition, je me suis retrouvée dans une vaste pièce, une sorte de salon aux tentures sombres. J'étais couchée sur une table, immobile. Au-dessus de moi, l'homme du bar, il m'avait eue. Mais, cette fois-ci, j'avais une arme.



J'ai imprimé mon texte, l'ai relu une dernière fois. Je l'ai glissé dans la pochette bleue, celle où je conserve les histoires que je préfère garder pour moi. J'ai rangé l'ordinateur et remis les meubles à leur place.



Les chatons étaient prêts à sortir de leur boîte. Je leur ai fabriqué un petit enclos dans le salon avec des livres empilés. Quand j'allais lire sur le divan, je faisais une brèche dans leur muraille pour qu'ils puissent sortir et explorer un peu. Il y en a un qui se dirigeait systématiquement vers mes jambes et grimpait le long de mon pantalon en s'agrippant avec ses griffes pour venir se blottir entre mes cuisses.

Puis les livres n'ont plus suffi à les contenir. L'appartement devenait trop petit, j'ai dû leur trouver chacun un foyer. Marcelle a recommencé à aller dehors.

À la fin de l'été, elle serait de nouveau enceinte.